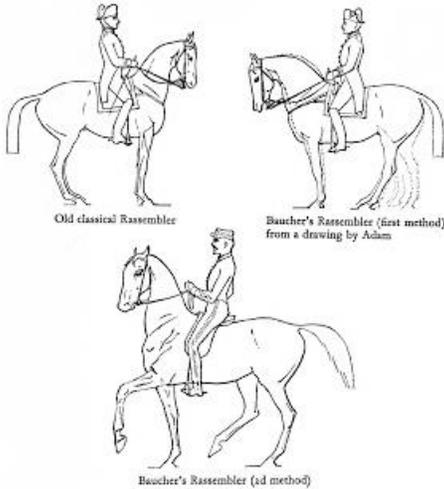


L'ÉQUILIBRE LONGITUDINAL DANS LE DRESSAGE



Les trois modèles d'équilibre du travail d'école sont représentés dans l'équitation française

Depuis les débuts du dressage durant la Renaissance italienne, les écuyers ont cherché à définir l'équilibre idéal du cheval monté. Certains ont simplement pratiqué ce qui a bien fonctionné pour eux. D'autres - comme Baucher - en ont étudié la théorie en profondeur. Nous devons donc réfléchir au bien-fondé de chacune de ces postures. Elles ont des avantages et des inconvénients, des applications très efficaces dans certains cas et des limites certaines à leur usage quotidien.

Nous voyons ici ces trois modèles dans une planche de « L'Équitation Académique » de Decarpentry, dessinée par la plume délicate du

colonel Margot.

Le modèle classique servait à la préparation des sauts d'école qui étaient la grande affaire de l'équitation de cour. Les chevaux, choisis sur le modèle ibérique, étaient assis sur des hanches fléchies et engagées par l'élévation du bout de devant. Les jambes très en avant donnaient une grande impulsion aux épaules et les antérieurs étaient toujours bien « sortis de leurs poches », avec des gestes ronds et élevés montres dans les gravures de Parrocel et autres peintres européens. Les écrits de La Guérinière nous laissent entendre que l'équilibre et les efforts requis des chevaux étaient plutôt exigeants. Certains animaux étaient apparemment ruinés par leur « métier » de chevaux de manège et l'excès du nombre et de la violence des sauts d'école. Quand ils commençaient à ambler par la raideur d'un dos fatigué et l'affaiblissement des jarrets, La Guérinière conseille de les envoyer au service des voyages.



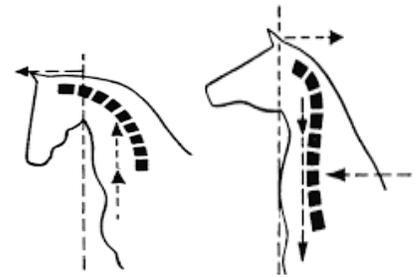
Le modèle de Baucher de la première manière engageait les chevaux sans flexion des jarrets. Pour se soulager de l'excès de poids placé sur les postérieurs mis trop loin sous la masse sans le bénéfice d'aucune flexion qui allégerait l'effet de levier qu'ils subissent. Les chevaux mis dans cet équilibre tendent inévitablement à se mettre aussi dessous du devant. La nuque s'abaisse et l'impulsion est considérablement diminuée par la position des antérieurs « accrochés au sol » pour maintenir cet équilibre délicat par des genoux bloqués. Cette position a cependant l'avantage d'étirer la ligne de dessus et de faire travailler le cheval correctement dans son dos, ce qui n'était pas fréquent dans l'équitation de l'époque classique qui précédait les innovations bauchéristes.

Le modèle de la deuxième manière de Baucher était différent : l'encolure très relevée, les jarrets souvent surchargés (mais fléchis) par cette élévation du devant ; le dos contracté, mais l'équilibre et l'impulsion facilement mis sous le contrôle du cavalier. Le modèle classique et la Deuxième Manière diffèrent plus par leur moyens et les chevaux auxquels elles sont appliquées que par leurs résultats. A court terme, cet équilibrage « opportuniste » de Baucher remet efficacement dans l'aplomb vertical un cheval qui est sur les épaules. Cette position aide à résoudre des pertes d'équilibre et d'impulsion par la verticalité des antérieurs. A long terme, trop d'élévation de la nuque tend à aller contre la relaxation du dos et crée un inconfort marqué des vertèbres du garrot dont les apophyses finissent parfois par se toucher et se souder.

Nous pouvons examiner les composantes biomécaniques de ces diverses solutions équestres et décider quand et comment les utiliser à bon escient, tout en évitant leurs problèmes inhérents par un usage trop radical et permanent. **L'idéal reste un cheval qui peut se mobiliser en tous sens grâce à un chargement égal sur les quatre pieds, les épaules libres et les postérieurs actifs, un dos relaxé et un garrot sans compression, un axe sternum-garrot toujours vertical et des mouvements symétriques des membres dans un rayon à 360 degrés.**

L'ELEVATION DE L'ENCOLURE

Le relèvement de l'encolure peut être *absolu*, (à droite) le nez venant vers l'horizontale et la ligne de dessus se rétractant ; ou *relatif* (à gauche), la nuque restant fléchie à une hauteur confortable, la ligne de dessus allongée et la ligne de dessous raccourcie.



Pour La Guérinière, le *relèvement de tout le bout de devant* est obtenu dans le mouvement par l'action des jambes très près des sangles (couteaux d'étriers à l'avant des selles). Les gravures de l'époque, dans tous les pays européens, montrent des chevaux relevés du devant, assis de derrière mais actifs. Le relèvement de *la base de l'encolure* est obtenu par le demi-arrêt sur un mors de bride au levier puissant (mais assorti de canons brisés comme un pelham moderne, qui accommodent les différences de flexibilité d'un côté à l'autre de la bouche et de la nuque), le cheval placé au ramener par la main du cavalier se rapprochant du corps. Cette action enrôle l'encolure brièvement (rentre sa base C6/C7 vers l'arrière). Elle est suivie par la fameuse « descente de main » qui a été une des idées signatures de La Guérinière. Celle-ci permet au cheval de se relaxer dans la nouvelle position et de la soutenir de lui-même petit à petit. La légèreté est indispensable à cet équilibre et le ramener permanent est obtenu en par « la diligence des hanches ».



Dans l'équitation portugaise du 18ème, l'influence de La Guérinière sur la méthodologie gymnastique a été mitigée par l'ADN « à la gînete » de l'ancienne équitation péninsulaire. Cela est notable par le pli du genou du cavalier qui place le bas de la jambe au contact du cheval et une action très précise des éperons « convaincants » près des sangles. Le degré d'engagement démontré ici par le marquis de Marialva, déjà âgé, est tout à fait possible par ce système des aides qui anime les épaules.

Dans notre expérience, les actions de chaque jambe près des sangles, synchronisées avec l'antérieur du même côté, lèvent et font avancer cet antérieur directement, augmentant ainsi l'impulsion due « à la légèreté des posers et des levers ». Cela a pour résultat indirect d'engager puissamment les postérieurs très loin sous la masse par l'augmentation du réflexe diagonal naturel (activé par la « réciprocité neurologique » de la locomotion de l'avant vers l'arrière). *À droite* : Beudant sur Robersarft II au trot en extension. *À gauche* : l'expression d'un étalon.



Beaucoup de cavaliers modernes depuis Beudant : Jousseau, Lorke, Chammartin ou Gal ont utilisé cette technique à un moindre degré. Nos éperons actuels sont moins efficaces que ceux du 18ème siècle et il est rare aujourd'hui de voir des chevaux aussi engagés de derrière dans les allures lentes.

Une théorie a émergé depuis qui nous dit que « l'engagement des postérieurs crée l'élévation de l'avant-main », mais cela n'est possible que par l'action correspondante de la main pour élever le bout de devant *sans le tenir*. Un cheval à l'encolure inversée et au dos contracté se relève de devant quand l'engagement augmente, mais il ne s'arrondit pas pour autant. Un cheval « rond dans la légèreté » abaissera le devant par la même méthode (voyez les chevaux de reining).



A un stade avancé du dressage, un cheval pourra « se grandir » sous l'action des jambes, mais il aura fallu beaucoup de travail pour en arriver là en gymnastiquant à fond l'ensemble du cheval. Pour que cela se produise, le bout de devant doit déjà être en place avec un garrot soutenu qui n'est pas comprimé.

Baucher, dans sa Première manière, (*image de droite*) se préoccupa surtout de relever la base de l'encolure et pas la tête. Il conserva en partie ce procédé dans la Deuxième manière (et l'accentua encore sous le nom de « ramené outré »). À l'inverse des chevaux baroques au tride brillant, les chevaux de Baucher « ne faisaient

surtout pas de zèle » (Faverot). Le cheval est sous un contrôle de tous les instants, mais c'est souvent au prix de son initiative, de son brillant et de la capacité de se déplacer avec facilité dans les grandes allures. La hardiesse d'une équitation polyvalente est perdue.

La Deuxième Manière sut rétablir l'aplomb des antérieurs par l'élévation de toute l'encolure à la force des bras, d'abord à pied, puis à cheval. L'impulsion y gagne beaucoup, l'équilibre est immédiatement facilité, mais cette posture taxe la ligne de dessus par les contractions qu'elle ne peut éviter de produire. Le ramener outré est alors utilisé en alternance pour corriger les effets néfastes du relèvement sur la base de l'encolure. Il est expliqué avec insistance par Faverot et démontré dans les photos de Beudant. C'est une gymnastique temporaire, mais très importante, et appliquée dans toutes les transitions d'arrière en avant, les appuyés, le piaffer et les allongements qui « fixe à jamais la position du bout de devant ». Il est incontestable que cette position, *quand elle est accompagnée par une cession de mâchoire et la déglutition qui s'ensuit*, (la fameuse « légèreté de la bouche » dont ces auteurs nous ont tant parlé), remet la base de l'encolure en place en reculant C6/C7. Cela est le point anatomique fondamental à l'équilibre.



L'alternance élévation/flexion relève le garrot sans le comprimer et relâche la tension de toute la ligne du dessus. Chez les étalons en liberté qui paradedent par défi d'un concurrent, ou pour faire la cour, on voit souvent des encolures arquées (ou même enroulées) au maximum, mais accompagnées de croupes aplaties par la tension extrême de tous les muscles. Ces chevaux sont *toujours en équilibre*. C'est le modèle que Beudant a choisi d'émuler, magistralement représenté ici par sa jument Vallerine qu'il avait dressé quand il était déjà d'un âge avancé.





Dom Diogo de Bragance a dit « que le plus grand problème du bauchérisme est l'excès qu'ont fait ses admirateurs de ses procédés ». Le relèvement de la tête, comme son abaissement, doivent être utilisés au complet *seulement comme une correction d'un problème sérieux rencontré dans le dressage*. Le reste du temps, un relèvement progressif, comme un encapuchonnement très partiel, sont largement suffisants pour dresser la majorité des chevaux. En complément de ce travail d'école, il est très important de pratiquer l'équitation d'extérieur, l'encolure étendue, le nez en avant. (Beudant entrant dans un douar algerien sur Robersart II, son cheval d'école qu'il montait aussi en course d'obstacles).

Le relèvement de la tête (ligne des oreilles bien horizontale) produit l'aplomb en étirant également les 2 muscles brachiocéphaliques (qui tire les coudes vers l'avant) et les 2 sternocephaliques (qui élève le sternum) depuis leur attachement près de la nuque, obligeant ainsi le cheval à mettre ses membres à la verticale, tant de l'avant vers l'arrière que de droite à gauche.

Boisguilbert, un élève de Baucher intéressé principalement par l'équitation d'extérieur, nous en donne une vue simplifiée : le relèvement est particulièrement utile pour vaincre les résistances. Il annule celles-ci par la compression des vertèbres du garrot vers l'arrière, ce dont le cheval se soulage en reculant sa masse et en calmant son ardeur. Cela résout, d'une part la perte d'équilibre en limitant la poussée des postérieurs vers l'arrière quand elle est excessive (ce qui force le poids sur l'avant-main) et, d'autre part, la perte d'impulsion en empêchant l'appui statique des antérieurs vers l'avant (qui agissent comme « freins » quand le cheval refuse d'avancer) ou restent bloqués sous la masse sans pouvoir se soulever. On peut dire que l'avancée dynamique du geste des antérieurs sous une encolure allongée vers le haut facilite autant l'impulsion que l'équilibre. Si les postérieurs doivent toujours « chercher l'ombre du corps du cheval », les antérieurs, eux, doivent être « au soleil » devant les épaules. (A droite : Rene Bacharach sur un pur sang en elevation absolue).

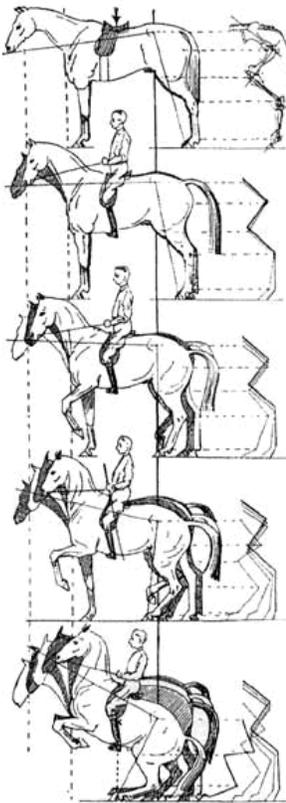


A long terme, le procédé du relèvement affecte la locomotion négativement car il surcharge le dos et le rein et peut, au pire, souder les vertèbres du garrot s'il est utilisé en permanence. Il ne peut être employé qu'à court terme comme une solution temporaire et un « avertissement » au cheval de mieux se contrôler et d'obéir rapidement. Beudant a démontré cette approche du dressage brillamment, mais il n'a jamais négligé l'importance du « ramené outré ». C'est cette alternance de l'élévation de l'encolure et de sa flexion maximum qui construit une posture mécaniquement correcte et supprime toute pression excessive sur les vertèbres du garrot. Il a su par son tact exceptionnel limiter le potentiel néfaste de la posture extrême de ses chevaux dans le travail d'école. Cependant, le fait qu'il renonce à l'engagement des postérieurs à la fin du travail crée certainement une tension regrettable dans la région lombaire.

Comme l'avait remarqué Oliveira, il est vraisemblable que ses chevaux n'en souffraient pas du fait qu'ils passaient leur semaine en travail de campagne, les rênes longues. Le jeu du rein était maintenu par les longs galops à petite vitesse, le pas hardi en montagne et l'entraînement au saut en terrain varié qui lui étaient chers. De fait, Beudant était réputé pour avoir des chevaux très sains.

L'ABAISSEMENT DES HANCHES

Le modèle présenté par Wilhelm Museler (*image ci-dessous*) a été copié par tous les auteurs depuis 1937. De là vient l'idée que l'abaissement des hanches, par lui-même, suffit à élever le bout de devant. En fait, l'observation du Quarter Horse, une race qui a une tendance spectaculaire à l'engagement, (images à droite), monté en descente de mains presque constante en équitation western, nous montre que l'abaissement des hanches est toujours accompagné d'un abaissement de l'encolure quand la main n'intervient pas, que ce soit dans les arrêts glissants spectaculaires, les pirouettes en tourbillon ou le galop très engagé.



Pour que la biomécanique du cheval au travail soit correcte, il faut qu'il « aille en montant ». Cela facilite l'équilibre général et réduit la fatigue des articulations antérieures en les déchargeant de leur excès de poids. D'un autre côté, le chargement excessif des postérieurs sera responsable de beaucoup de pathologies des grassets, jarrets et boulets s'il est utilisé constamment.



Pour établir ce délicat équilibre, nous avons besoin de trouver un moyen pour abaisser les hanches en même temps que l'activité est maintenue par des postérieurs qui se lèvent dans une flexion harmonieuse vers le haut. Des



postérieurs trop « légers » font monter la croupe et chargent les antérieurs. Des postérieurs trop chargés passent trop de temps au sol et en perdent leur activité/mobilité/flexibilité (et créent un risque accentué pour les tendons suspenseurs). Tout le dressage consiste à apprendre au cheval à moduler la poussée du cheval vers l'avant par les postérieurs, sans jamais éteindre leur activité (Steinbrecht a expliqué ça très bien).



Le cheval arabe, qui porte la tête haute par nature, la baisse quand il s'engage fortement, tandis que si elle est maintenue haute, il se désengagera facilement. Que l'élévation de l'encolure soit obtenue par un enrênement d'attelage ou par la main d'un maître, la mécanique reste la même.

Voilà les trois grands paramètres équestres : l'élévation du bout de devant qui donne la légèreté et la majesté des allures, l'engagement des postérieurs qui fléchit les articulations et arrondit le dos jusque sous la selle, et le contrôle de l'énergie dans le mouvement en avant par des aides diminuées jusqu'à la discrétion. Pour concilier ces demandes peu naturelles, il faut une éducation progressive du cheval. Cette posture, à la fois élevée et « arrondie », est indispensable à l'équitation car elle garantit le bien-être à long terme du cheval sous la selle.





L'abaissement des hanches peut être obtenu de différentes manières et pour de multiples raisons. Il n'est pas seulement le fait d'un report de poids vers l'arrière. Le premier stade de cette éducation est d'apprendre au cheval à soutenir le devant (surtout l'épaule intérieure sur les courbes) pour que « *les hanches puissent passer sous les épaules* » par l'effet de leur énergie et de leur souplesse acquise.

Cela implique de ne pas le laisser baisser la tête, même si celle-ci n'est pas directement soulevée par la main. Le placer du bout de devant (la verticalité du chanfrein) peut être alors obtenu par « la diligence des hanches » comme on disait au 18^{ème} siècle. C'est de là que vient le précepte de « **la nuque au point le plus haut** » (relativement au reste de la ligne de dessus). Cette position de la nuque haute n'est pas correcte pour être soi-disant « naturelle », mais parce qu'elle est une nécessité fondamentale du dressage : elle permet le rétablissement d'un équilibre compromis et le développement de l'impulsion par les effets de la cravache (beaucoup plus efficace pour créer l'énergie que les jambes sur lesquelles les jeunes chevaux se retiennent souvent). En fait, le cheval qui baisse la tête peut très bien se servir de cette position pour bloquer ses antérieurs. Cela se voit souvent chez les chevaux qui refusent un obstacle.



L'approche la plus simple pour l'abaissement des hanches est de commencer par mettre le cheval d'aplomb dans les voltes. **Le cercle et les tournants font naturellement pencher le cheval vers l'intérieur**, ce qui comprime les articulations du bipède latéral interne : son antérieur et son postérieur interne auront un geste plus court et plus rapide que l'autre. Le postérieur en sera peut être un peu fléchi, mais sans engagement et sans relaxation, donc sans pouvoir améliorer l'élasticité de l'allure en poussant énergiquement. L'équilibre et la cadence souffriront de cette asymétrie et la ligne de dessus sera raccourcie, invertie et pliée à l'extérieur.

Pour que le cheval soit d'aplomb sur le cercle, il faut abaisser le latéral externe en demandant l'engagement prononcé de la hanche et l'avance de l'épaule du même côté afin que ce bipède puisse couvrir plus de terrain (comme la locomotion sur le cercle le demande). Cela demande une certaine éducation car le cheval préférera répondre à cette énergie accrue en engageant son postérieur interne pour partir au galop plutôt qu'en développant la foulée de l'épaule extérieure pour rester au trot. Partant, les demandes d'abaissement de la hanche interne (pli marqué sur le cercle par exemple), doivent être faites avec précaution. C'est la hanche extérieure qui doit aussi s'abaisser (poids de l'assiette à l'extérieur), en allant de l'avant autant que possible en réponse à l'action de la jambe extérieure du cavalier et en restant d'aplomb grâce à l'élévation de la rêne intérieure.

Dans l'épaule en dedans de faible angulation (de trois pistes), c'est la hanche intérieure qui s'abaisse le plus en avançant et en croisant devant l'autre, mais quand le cheval apprend à « ouvrir » son latéral externe tout en avançant dans un angle plus grand (45 degrés ou plus dans l'épaule en dedans de quatre pistes), les deux hanches finissent par s'abaisser au même degré. Dans la pirouette renversée, les deux hanches sont abaissées tour à tour pour couvrir le terrain qu'on leur demande, tandis que les antérieurs avancent très peu et restent donc plus proches de la verticale. C'est un excellent exercice préparatoire aux allongements : les hanches sont abaissées, et les postérieurs pas trop engagés sont ainsi prêts à pousser la masse vers l'avant, l'équilibre restant « en montant » quand le cheval prend la ligne droite dans l'extension de



l'allure. Il s'engage alors avec un postérieur tandis que l'autre pousse en finissant son geste loin derrière l'aplomb. *L'étalon hanovrien Shwarzenneger au trot impulsonné, dos rond, encolure baissée, chamfrein vertical, hanches abaissées « au naturel ».*

Cette façon d'obtenir l'abaissement des hanches ne dépend pas d'un quelconque relèvement de



l'encolure et aucun report de poids n'est demandé vers l'arrière. Au contraire, les postérieurs viennent sous la masse, un à la fois au trot, presque ensemble au galop, tandis que les antérieurs poussent vers le haut. Le cheval « va en montant », que la tête soit haute ou basse.

Dans la pirouette autour des hanches au pas, celles-ci se mobilisent et apprennent à se fléchir, mais s'abaissent généralement moins que dans la pirouette renversée. Cette pirouette « étrécit » les hanches et sert à développer leur activité en place. Il est préférable de ne pas trop serrer les pirouettes et de déplacer les hanches d'un soupçon dans la même direction que la rotation des épaules afin de ne pas bloquer le postérieur interne.

Quand le cheval commence à aborder le rassembler, l'abaissement des hanches est plus facilement obtenu par un peu d'élévation du bout de devant que l'inverse. Par contre, dans la pirouette au galop, il faut faire attention que l'avant-main ne se soulève pas trop car les postérieurs en seraient écrasés et perdraient la séquence de l'allure. Les hanches doivent se fléchir vers le bas au poser et vers le haut quand ils se soulèvent dans la foulée qui doit être à quatre temps. Les chevaux qui s'élèvent trop de devant n'arrivent plus à séparer les posers des postérieurs.

Dans le travail au trot, l'engagement accru des postérieurs, de par soi-même, tend à faire abaisser le bout de devant (et recule les antérieurs sous la masse) si la main ne l'empêche pas par le soutien des poignets. La meilleure manière d'obtenir le début de la diagonalisation est de marquer le tempo par des petites actions verticales de la main synchronisées avec le lever des antérieurs auxquels les postérieurs s'associeront éventuellement. Ces actions finiront par aider les postérieurs à « marquer le pas » comme disait Raabe.

L'élévation de l'encolure "à refus" par une action rétrograde des mains surcharge le garrot, le dos, le rein, la croupe et évidemment les postérieurs. Elle est utile à très court terme comme la correction temporaire d'un cheval qui surcharge son avant-main et décharge sa croupe. A long terme, l'abaissement des hanches doit être obtenu par un cheval qui avance ses postérieurs sous la masse plutôt que par une masse qui recule au-dessus des postérieurs. Au lieu de relever l'encolure, il faut alors simplement empêcher la nuque de s'abaisser plus bas qu'une certaine position, choisie pour chaque cheval en fonction de son modèle, de la force de son dos, de son tempérament (un cheval sensible doit être relevé plus prudemment qu'un autre car il s'énervera rapidement s'il devient trop inconfortable, même brièvement) et du degré d'efficacité nécessaire au but qu'on se propose. Un cheval très sur l'avant-main peut être relevé très fort en place et en marche arrière pour quelques foulées, puis laissé dans une position confortable, du moment qu'il consent à ne plus peser à la main.



Pour harmoniser les deux bouts du cheval, il faut que la ligne du dessus soit en "tension positive" (image : colonel Christian Carde et Solitaire au piaffer), c'est-à-dire étirée depuis le centre du dos - vers l'avant par la nuque qui avance et vers l'arrière et la queue qui s'abaisse. Le bénéfice biodynamique est indiscutable.



*Extrême gauche : Nuno Oliveira dans l'étude du piaffer sur l'étalon de pur-sang Talar dans une « **tension positive légère** ». Au centre : JP Giacomini sur l'étalon ibérique Orion. Transition piaffer – passage dans une tension positive plus marquée. Si le cheval contracte sa ligne de dessus pour abaisser les hanches, élever l'encolure ou les deux, il sera en « **tension négative** », c'est-à-dire soumis à une force qui tire les deux bouts vers son milieu. (image à droite, Von Neindorff, sur un lipizzan de Vienne). C'est le nez qui avance et la queue qui se lève. Toute l'anatomie du cheval en souffrira éventuellement car le dos est creux et la croupe écrasée, mais comme les lippizzans ont une constitution très forte, ils supportent cette position assez bien..*

Dans toute ces situations, les jambes peuvent jouer un rôle considérable : relaxer et arrondir le bout de devant, faire avancer les épaules, soulever le dos, engager les postérieurs, animer ou arrêter l'allure. Raabe et Faverot ont bien expliqué tout ça, tant à propos de l'éducation du cheval à l'éperon que de la différenciation de ses usages. Decarpentry l'a souligné dans sa réédition du livre de Raabe devenu introuvable. Dans son opuscule sur le piaffer et le passage, il évoque les raffinements possibles de l'usage coordonné de la main et de l'éperon. Les départs au trot de l'arrêt sur le pied voulu *et avec du rebond*, sont une des marques de l'impulsion supérieure Si les cavaliers modernes connaissaient l'importance de ce travail expliqué en détail par le général, nous ne verrions pas tant de mauvais piaffers marchés du devant et sautillant de derrière. On le voit ici sur son pur sang Professeur dans une attitude parfaite du devant (l'antérieur au poser parfaitement vertical, l'avant-bras de l'antérieur au soutien proche de l'horizontale. La croupe est encore trop haute et la hanche et le grasset droit manquent encore de flexion, mais c'est là la difficulté de cette race.



LA FONDATION DU SUCCÈS POUR LES CAVALIERS DE COMPETITION REPOSE SUR L'ETUDE EN PROFONDEUR DE LA BIOMÉCANIQUE HIPPIQUE

Bien qu'il admirât sans réserve le tact et l'habileté de Beudant qu'il considérait comme un génie, Decarpentry a réagi contre cette méthode du bauchérisme. Il en avait vu les dangers évidents pour le bien-être du cheval entre les mains de cavaliers moins habiles et surtout moins judicieux dans l'usage de leurs moyens. Il recommande donc le relèvement très progressif de l'encolure par la rêne extérieure, le cheval étant plié latéralement. Ce pli, obtenu par l'effet relaxant de l'éperon diagonal (expliqué par Raabe), agit sur la verticalité du tronc et modifie autant le dos que l'encolure. La ligne de dessus reste très légèrement convexe, les apophyses verticales des vertèbres du garrot ne sont plus comprimées mais se mettent en éventail car la ligne du dessus s'allonge vers le haut et vers l'extérieur

du pli. Le bien-être du cheval à long terme est protégé et amélioré par cette méthode prudente. Cette approche remplace « la gorge de pigeon » chère à quelques bauchéristes outranciers par l'arc de l'encolure qui met tout en place. Ceci est une des raisons pour laquelle Decarpentry a recommandé la méthode de Raabe (une élaboration très précise de la première manière de Baucher) comme la méthode la plus efficace (mais pas forcément la plus facile) de dresser un cheval de haute école.

Beudant et Decarpentry sont les deux facettes fondamentales de l'équitation française de la première moitié du vingtième siècle. Le premier est un exécutant de génie, mais il a aussi développé une méthodologie, qui lui était propre, aussi subtile que complexe et rigoureuse. Son tact des aides, sa compréhension de la capacité d'apprentissage du cheval, son sens de la communication invisible, sa hardiesse à cheval et la solidité de son assiette en ont fait « l'écuyer mirobolant » de notre légende



équestre. Le deuxième est un érudit qui a tout lu et a su en tirer la « substantifique moëlle » pour le commun des mortels avec qui il s'identifiait. Le Colonel Lesage l'appelait « le plus savant d'entre nous ». Il a été « l'explicateur en chef » de notre tradition aux générations qui l'ont suivi. Les conseils prudents (et parfois fastidieux) de Decarpentry feront peut-être perdre un peu de temps au dresseur néophyte, mais la romance de Beudant, comme le chant des sirènes qui ont su séduire Ulysse, a fourvoyé beaucoup d'enthousiastes. Si nous voulons honorer notre tradition et nos chevaux d'une manière pratique, **il faut s'inspirer de l'un et apprendre de l'autre.**

En résumé, l'élévation active de l'encolure remet les chevaux en équilibre et l'engagement des postérieurs y contribue. Par contre, **le cheval déjà équilibré, d'aplomb sur ses antérieurs, doit le rester quelle que soit la position de son bout de devant. Il en découle que le cavalier ne doit plus avoir besoin d'un recours permanent à une posture ou à une autre du cheval pour maintenir sa vitesse et sa légèreté.** L'élongation et la flexion de l'encolure, comme le yoga bien fait, développent la flexibilité. C'est une qualité qui doit toujours être recherchée sans que jamais elle ne compromette l'impulsion et la sûreté de la direction **Toutes les parties du cheval doivent fonctionner harmonieusement les unes par rapport aux autres et non pas les unes contre les autres.**

Les procédés de dressage sont des outils à utiliser adroitement et judicieusement, mais qui doivent porter en eux leur propre obsolescence. Un cavalier qui ne peut pas se passer éventuellement de l'élévation de l'encolure ou de l'épaule en dedans n'est pas plus avancé qu'un autre qui ne sait pas comment monter sans le secours des rênes coulissantes.

Le cheval dressé, c'est-à-dire éduqué, amélioré intrinsèquement, peut se passer des artifices équestres pour fonctionner en auto-équilibre. Beudant a dit clairement que le cheval « fini » n'avait plus besoin de demi-arrêts, de vibrations ou d'effets d'ensemble pour montrer ce qu'il sait faire. C'est le but fondamental du dressage.

LA LÉGÈRETÉ, RÉALITÉ BIOMÉCANIQUE OU RELIGION ABSTRAITE ?

La légèreté est la marque du dressage bien compris. Son contraire est l'appui sur la main qui correspond exactement aux appuis prolongés des membres sur le sol. C'est de là que viennent vraiment les résistances, et non pas des contractions de la nuque et de l'encolure qui n'en sont que les conséquences les plus apparentes dans le sentiment de la main. La légèreté est donc le résultat de la mobilité les levers rythmiques et rapides des pieds. C'est l'équilibre instable de Baucher, développé dans le travail à pied à la

cravache de Raabe. C'est le *tride* des Anciens développé par le piaffer dans les piliers (ou par les longues rênes de Mazuchelli).

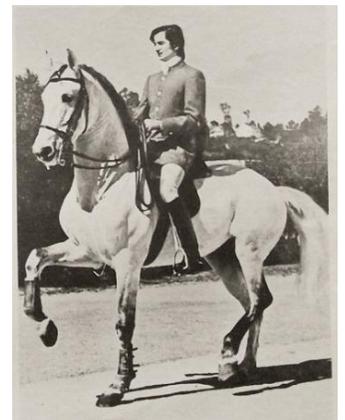
Il faut donc reprendre les idées de Baucher en sens inverse. D'abord faire bouger les pieds par les attouchements de la cravache sur les membres. Puis, quand le bout de devant commence à être organisé, utiliser les actions de rênes sur la tête (que ce soit par le biais du mors ou du caveçon) pour faire bouger les pieds avec exactitude. Alors, les assouplissements trouvent toute leur utilité quand le cheval apprend à « avancer les épaules dans la flexion », par l'effort des muscles du dessous de l'encolure - les brachiocephalics - (tout en relâchant sa mâchoire) et non pas par ceux de la crête qui inversent la ligne du dessus.

A gauche, Philippe Karl et Odin au piaffer. A droite Joao Trigueiros d'Aragao sur Formoso au passage.



Une flexion forcée du bout de devant (cheval non-assoupli) qui empêche les épaules d'avancer est la négation de l'impulsion et le cheval ainsi acculé se poussera bientôt contre le mors vers l'arrière (en etayant ses pieds au sol). A l'inverse, une encolure trop souple qui empêche le cheval de répondre à des demandes de ralentissement des allures est un grand danger pour le cavalier. C'est de là que vient l'idée du risque de l'encapuchonnement pour les cavaliers du 17 et 18ème siècle. Les étalons

ibériques de l'époque, à l'encolure épaisse mais souple, montés avec des mors puissants, savaient s'enrouler (ils le font naturellement en liberté) et appuyer ainsi les branches du mors sur leur poitrine pour se soulager de sa pression. Le cavalier n'avait alors plus aucun contrôle. Il était donc fondamental pour La Guérinière que la main (et la bouche) soient légères et que le cheval garde son chanfrein en avant de la verticale comme preuve de sa franchise et d'un équilibre contrôlable. Il fallait aussi une raideur suffisante de l'épine dorsale pour que les actions de main (le demi-arrêt lent pour assoir et le serrement rapide des doigts pour animer) puissent être transmises jusqu'à l'arrière main. Il faut noter que tous les maîtres qui ont démontré une équitation légère et élevée de devant agissaient les jambes près des angles (La Guérinière : « quatre doigts derrière la sangle »), Fillis et même Oliveira qui recommandait « d'agir avec les jambes d'arrière en avant ».



Les fondateurs de l'équitation militaire française, D'Auvergne, Drummond de Melfort et le Maréchal Maurice de Saxe, l'avaient bien compris. Le premier raillait les excès de souplesse des chevaux de manège et le second a dit très justement que « sans équitation il n'y avait pas de cavalerie, mais qu'avec trop d'équitation [trop d'assouplissements] il n'y en aurait plus non plus. »

La légèreté est le produit d'une progression qui combine la force et de la souplesse de la posture du cheval. Il apprend ainsi à s'équilibrer de lui-même par la mobilité tout en restant disponible aux désirs du cavalier. Au départ, les aides doivent avoir la force *impérative* suffisante pour être efficaces, mais diminuer rapidement vers des réductions d'intensité (« descentes »), même éphémères, qui laissent au cheval la possibilité d'exprimer sa bonne volonté et sa compréhension de ce qu'on lui demande de faire.

L'EXEMPLE RÉCENT LE PLUS ÉVIDENT DE LA VALEUR DE NOTRE ÉQUITATION.

Oliveira a dit que « le dressage était une longue succession d'effets d'ensemble [pour développer la posture] et de descente des aides [pour développer l'équilibre et la bonne volonté]. » C'est l'explication la plus simple de la légèreté, tant comme moyen éducatif du cheval que comme but artistique et sportif du dressage.



À gauche, voici le maître portugais de l'Équitation de Tradition Française dans sa période « filliste » de jeunesse (*une encolure relevée et ramenée, un geste élevé devant, léger manque d'engagement*) et, à droite, dans la maturité classique au passage sur Ansioso (*un rassembler sans ramener, les hanches abaissées*). Les 2 chevaux sont cependant correct.



Dessous, le voilà démontrant la franchise des allures (sur l'Alter Real Farsista, en équilibre sur le filet) et la rondeur du rassembler (Euclides au passage sur le mors de bride et au piaffer « en main » sur les 2 mors).



LE ROI DOM DUARTE DU PORTUGAL A DIT EN 1348 : « IL N'Y A PAS DE SUCCÈS EN ÉQUITATION SANS COURAGE, SANS EFFORT ET SANS DÉPENSES ». IL FAUT AJOUTER A CETTE EVIDENCE QUE « SANS CULTURE NI REFLEXION, UN DRESSAGE A LA FOIS EFFICACE ET RESPECTUEUX DU CHEVAL N'EST PAS POSSIBLE. »

Ces idées sont peut-être anciennes de par leur origine et leur langage un peu suranné, mais elles restent d'actualité à une époque où ce sont les éleveurs, plutôt que les écuyers, qui résolvent une grande partie des problèmes équestres en produisant des chevaux de plus en plus doués pour toutes les disciplines. Même si les allures ont été grandement améliorées, les données du dressage restent pourtant les mêmes : les chevaux doivent être équilibrés sous la selle, droits, heureux de fonctionner sans résistances, ouvertes ou latentes, dans une biomécanique qui favorise leur bien-être. Cela implique une compréhension profonde de la technologie du dressage et de son application quotidienne aux buts du sport équestre au 21ème siècle. Il faut s'atteler à son étude.